



Pour Jean Vanier, fondateur de l'Arche, l'aide et le partage avec les handicapés est un immense enrichissement

« Ce que nous enseignent les humiliés »

Interview
Olivier Jay

A une semaine de Noël, où débusquer les figures de la charité chrétienne ? Hier, l'Abbé Pierre, Mère Teresa, Sœur Emmanuelle, etc., témoignaient de leur double engagement, spirituel et social. On cherche en vain leurs successeurs. Il reste ce grand échassier à la crinière blanchie, Jean Vanier, 83 ans. Dans un petit village de l'Oise, proche de Compiègne, Trosly-Breuil, la communauté de l'Arche accueille depuis quarante-sept ans toutes les formes de handicap. Une dizaine de maisons (homologuées par la Ddass), où vivent des handicapés physiques ou moteurs, parfois très lourds. L'équipe se partage entre des permanents et des jeunes venus pour une année de service civique.

Retenu à déjeuner après l'interview, je suis accueilli avec simplicité dans une ambiance joyeuse, familiale. Il y a bien la difficulté à capter le regard de cette jeune femme qui parle avec difficulté et recrache la moitié de son déjeuner sur un bavoir mais est entourée avec naturel. Ou de cet homme enfermé depuis trente ans dans une schizophrénie qui a interrompu ses études de médecine. Ou encore de Deborah, une trisomique, jolie petite blonde de 21 ans, qui dit sa fierté de travailler, à l'atelier, pour la plus prestigieuse des marques de beauté.

En sortant de l'armée canadienne, à 25 ans, Jean Vanier a quitté son pays et renoncé à toute vie sociale pour se consacrer à ces personnes rejetées. Aujourd'hui, l'Arche rassemble près de 200 communautés dans le monde. « Je vis une semi-retraite au milieu de mes amis de toujours, ces personnes diminuées que l'on appelle dans le langage commun les handicapés. »

Que leur dites-vous depuis un demi-siècle ?

Qu'ils sont beaux. Qu'il y a en

eux une personne humaine, unique, qui a sa place dans la société. Nous essayons de les aider à retrouver confiance en eux-mêmes. Nous aidons à révéler leur humanité alors qu'ils sont pris dans un monde de tristesse, de mal de vivre, de culpabilité. Je dis à chacun : « Tu es plus beau que ce que tu n'oses croire ! »

Quel est le sens de ce mot « beau » ?

François d'Assise avait les lépreux en répulsion jusqu'au jour où il a découvert qu'ils étaient comme lui. C'est la beauté du regard qui s'illumine et illumine. Notre société exalte la beauté des corps, par exemple dans la publicité, mais les regards ne s'allument pas toujours. Le mot essentiel chez nous, c'est la rencontre. Une présence, une écoute, un regard. Nous essayons de transformer la violence en tendresse. Nous leur apprenons à toucher leur corps avec respect. Il y a une façon de s'approcher de l'autre et de son corps sans sexualiser la tendresse.

Vous accueillez de nombreux jeunes...

Ils quittent tout pour vivre au milieu des handicapés car ils croient à l'humanité de l'homme. Certains sont chrétiens, d'autres non. En voyant les handicapés se transformer, ils se transforment eux-mêmes. Ils ont découvert un chemin de libération : la personne humiliée nous révèle des choses importantes sur l'humanité. Elle nous aide à vivre l'amour, à lutter pour la justice. Ils voient aussi

« Aujourd'hui, l'enseignement est centré sur le succès. Du coup, nous suscitons la colère de ceux qui se sentent incapables d'atteindre »

ce succès »

comment nos religions peuvent être au service de cette humanité. Le message chrétien, ce n'est pas seulement dire : « Dieu t'aime. » Mais c'est dire : « Je t'aime et je m'engage pour toi au nom de Jésus. » Mais je dis nos religions car nous accueillons des musulmans qui repartent en disant parfois : « Ici, nous sommes devenus de meilleurs musulmans. »

Vous employez beaucoup le mot humiliation...

Beaucoup de gens sont humiliés. Le désir de pouvoir et d'influence amène à faire du mal aux faibles. Ils ont besoin d'être libérés. Quand j'étais plus jeune, l'enseignement reposait sur le devoir. Aujourd'hui, il est centré sur le succès. Du coup, nous suscitons beaucoup de personnes en colère, frustrées, malheureuses, qui se sentent incapables d'atteindre ce succès. Les jeunes qui n'ont pas de travail sont considérés comme sans valeur. Comment devient-on humain : avec de plus en plus de pouvoir ou en faisant en sorte que chacun soit accueilli et aimé ? À Santiago du Chili, une grande avenue partage la ville : à gauche, les bidonvilles ; à droite, les maisons des riches. Personne ne traverse la rue. Comment faire traverser la rue qui sépare nos sociétés ?

Est-ce un combat politique ?

Bien sûr, car les handicapés sont traités avec injustice. Dans les années 1960, ils n'étaient pas reconnus, ils étaient maltraités. On ne veut pas du faible. En France, la plupart des trisomiques sont aujourd'hui supprimés. L'un d'entre eux, Olivier, m'a dit un jour : « Si je naissais aujourd'hui, je ne serais plus en vie. » Mais à l'Arche, nous ne sommes pas militants d'une cause, nous voulons être les témoins d'une espérance pour les personnes avec handicap et leurs parents. Nous menons une lutte pacifique des consciences pour té-

moigner qu'il existe des forces d'amour et de vérité, plus fortes que la haine et la division. Nous croyons qu'il coulera toujours un petit filet de paix dans l'humanité, pour faire de nos sociétés un lien plus humain. Le problème majeur de l'homme est de « se libérer de la peur », c'est le titre d'un livre d'Aung San Suu Kyi.

Comment avez-vous eu cette vocation ?

Après la marine, j'ai failli entrer dans une communauté à Harlem. J'avais envie de faire quelque chose qui donne sens à ma vie. Et lorsque j'ai créé l'Arche, un dominicain, le père Thomas Philippe, m'a dit : « Pour comprendre l'être humain, il faut que tu connaisses les personnes exclues. Elles révèlent plus sur l'humanité que les personnes à succès. » Je reste scandalisé du rejet des gens faibles.

Vous avez renoncé à l'amour conjugal ? Aux enfants ?

Je me sens très aimé ici. Pour suivre Jésus avec ces personnes humiliées, il était évident que je ne serais pas marié. Les personnes handicapées ne peuvent pas se marier. Je partage une part de leur condition. Dans la marine, j'ai appris la discipline, la responsabilité, la capacité à vivre ensemble dans un lieu fermé. Je n'ai pas envisagé

de devenir prêtre, cela me donne sans doute plus de liberté dans des liens multiples, avec des protestants, des hindous, des musulmans ou même des personnes qui se disent athées, comme Julia Kristeva, avec qui j'ai fait un livre l'an dernier*.

Êtes-vous choqué par les affaires de pédophilie dans l'Église catholique ?

Bien sûr ! Il y a trop de scandales qui n'ont pas été vus comme des scandales. La réputation de l'Église a été mise au-dessus de la justice. Il fallait réagir comme l'a fait Benoît XVI. L'Église est humiliée par ses propres fautes. Comment vivre l'humiliation du scandale avec humilité ? Cela vaut aussi pour des événements historiques, comme l'attitude

de l'Église par rapport au nazisme ou les déchirures de la chrétienté, pour lesquelles Jean-Paul II a eu le courage de demander pardon. C'est l'éternelle tension entre l'Église, lieu de sécurité, et l'Église force d'audace pour annoncer la bonne nouvelle au pauvre et au faible. Il y a eu des scandales dans toute l'histoire de l'Église mais il y a eu aussi saint-François d'Assise et bien d'autres.

Que ferez-vous à Noël ?

Je serai dans mon foyer, ici. Nous aurons la messe de minuit. Le lendemain, un grand déjeuner et nous échangerons des cadeaux avec mes amis, qui, pour la plupart, n'ont pas de famille pour les accueillir. ●

Leur regard perce nos ombres. Fayard, 240 p., 18 €.

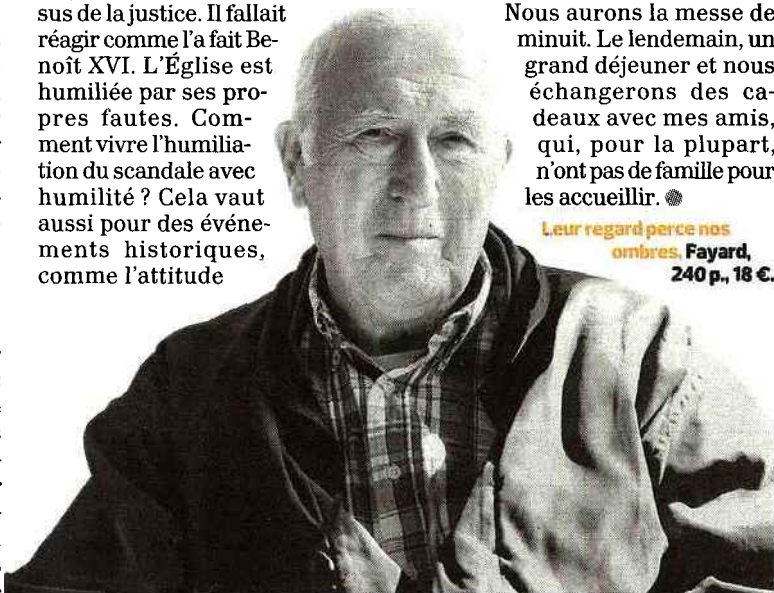


Photo : Florence Brochoire/Signatures